

LE REVERS DE LA MEDAILLE.

(la suite de « *La Métamorphose* » de Franz Kafka)

par Harry **BELEVAN**

"Deux textes... ont inspiré cette initiative. L'un est ce fragment philologique de Novalis ... qui ébauche le thème de l'identification totale à un auteur déterminé.

L'autre est un de ces livres... "

Jorge Luis BORGES

En revenant, ce jour de mars 19.. " de cette belle promenade de détente à la campagne, après avoir pris le dernier tram de l'après-midi, monsieur Samsa et sa famille résignée eurent la désagréable surprise de constater que la bestiole, celle-là même qui était censée être décédée , le matin et qui, aux dires de la servante, avait même été jetée à la poubelle, se tapissait sous la table de la salle à manger, émettant des sifflements aigus qui réglaient sa respiration agitée de façon inopportune. Grete, qui avait été la dernière à être sur ses gardes, ne put s'empêcher de s'accrocher de toutes ses forces au bras de son père lorsqu'elle la reconnut, détournant simultanément la tête de cet objet qui lui inspirait de la répulsion, tandis que la mère, presque défaillante, se couvrant la bouche de ses mains, semblait subitement résignée à ce que les beaux projets qu'ils avaient tous trois échafaudés au cours de la journée ne puissent jamais se réaliser : le déménagement dans un

plus petit appartement moins coûteux, la recherche d'un mari honorable pour Grete, le soulagement de la souffrance injuste engendrée par la métamorphose du fils ; tout s'écroulait, comme soufflé par cette forte respiration animale qui provenait de dessous la table. Quant au père qui, en d'autres circonstances, aurait réagi énergiquement, il était tellement déconcerté que son visage n'accusa pas le coup. C'est ainsi qu'ils restèrent tous trois paralysés pendant un bon moment avant que la bestiole, qui avait battu en retraite lorsqu'elle avait vu les trois membres de sa famille, eût complètement disparu dans l'obscurité de sa chambre.

Monsieur Samsa ferma alors la porte de rue derrière lui et, accablé par le poids d'une telle fatalité, il s'assit à la table, prenant en main un visage défiguré par une subite résignation, qu'il sentit infiniment plus puissante que lui. Grete courut vers la porte de la chambre de son frère et la ferma à double tour ; elle prit ensuite place à côté de sa mère, qui semblait sombrer dans la somnolence d'une douleur métaphysique.

Tous trois restèrent un long moment ainsi, absorbés par un silence que même les bruits espacés de la tranquille mais citadine Charlottenstrasse n'interrompirent pas. Ils ne cherchèrent aucune explication au phénomène - la contradiction était évidente, par exemple, entre la mort de Grégoire constatée le matin et sa réapparition l'après-midi -, car le malheur familial était d'une ampleur telle qu'un élément négatif supplémentaire - se dirent-ils - n'altérerait en rien le fatidique ordre des choses qui avait frappé leur

existence et auquel ils croyaient ingénument avoir échappé en cette journée champêtre, par des projets et des plans artificiellement ébauchés.

Grete, à son retour de la cuisine, dont elle rapportait trois assiettes de bouillon fumant, récemment réchauffé, osa interrompre ce silence :

- Père, mère, je renonce ! Je m'en vais ! Je ne peux plus supporter cela ! - dit-elle avec une voix lourde et épaisse, mais apathique, grise.

La mère sembla ne pas l'entendre car elle ne leva même pas les yeux - bien qu'il soit possible qu'elle fut trop absorbée par des pensées circulaires, comme perdue dans ces rues sans issue où, fréquemment, elle cheminait en esprit depuis le funeste événement -. Le père semblait pourtant souhaiter cette interruption, cette négation du silence, et il en profita pour résumer la situation, à voix basse et entrecoupée, et pour trouver une solution rapide - s'il en existait une ! - à cette tragédie qui, ce soir-là, dépassait les limites mêmes de ce qui était supportable.

- Ne dis pas cela, Grete - répliqua le père, en se penchant sur la table -; tu oublies que je suis le chef de famille et que c'est à moi de prendre les décisions.

Monsieur Samsa sembla adresser cette première phrase plus à lui-même qu'à sa fille, car la pause par laquelle il la prolongea fut comme un laps de temps qu'il s'octroya pour y réfléchir. Monsieur Samsa arrêta soudain, après un autre moment de silence, une cuillerée de bouillon à mi-chemin entre sa bouche et l'assiette, pour annoncer avec conviction sa décision finale :

- Nous nous en allons ! - dit-il avec sérénité et sans hésitation; et, cherchant le regard approbateur de sa famille, il ajouta - : Oui ! Dès demain, en revenant de mon travail, je me mets à la recherche d'une maison. De n'importe quoi ! Un appartement loin d'ici, en dehors de la ville si c'est possible. Et toi, Grete, tu fais de même !

Une partie de l'enthousiasme de la famille sembla revenir pendant un moment, bien que madame Samsa ne participât pas à cet optimisme forcé ; la tranquillité, avec laquelle elle ingurgita pourtant le bouillon et, ultérieurement, un morceau de fromage, sembla tout au moins ne pas être un signe de désapprobation. Ce soir-là, monsieur Samsa et sa fille restèrent à parler, fort avant dans la nuit, sans déjà plus se préoccuper de ce que l'on pût les entendre de l'autre pièce, où ils supposaient que Grégoire était l'oreille collée à la porte, à écouter - pour autant qu'il eût, bien sûr, conservé son sens de l'ouïe...-.

Quelques jours s'écoulèrent avant qu'ils ne trouvent un nouveau logement, tandis que les projets se développaient, éludant le point épineux du transfert de la bestiole, jusqu'au moment où Grete le soulevât en posant une question qui, par sa simplicité, en mettait le poids inéluctable en évidence. En voyant cependant son père se crispier à la seule mention du nom de Grégoire, et pressentant pour la même raison que les forces lui feraient défaut pour trouver la solution la plus appropriée, Grete s'empressa de déclarer :

- Nous pouvons difficilement l'abandonner ; cela nous attirerait un scandale avec le propriétaire ! Nous ne

pouvons pas, non plus, comment dire... le supprimer... C'est Grégoire, père ; mon frère, ton fils ! Je pense que nous pourrions le conduire dans la cave du bâtiment, tu sais, dans cette pièce abandonnée à côté des chaudières, où je me réfugiais parfois pour jouer, lorsque j'étais petite ; personne n'est jamais entré là ; personne n'y pénétrera, j'en suis sûre. Oui, voilà, père ! Là, il sera bien ! Par ailleurs, nous voyons que Grégoire n'a pas besoin de manger, il ne le fait plus depuis un certain temps déjà. Il doit se nourrir de ... - et Grete n'osa pas, sous le regard terrible que lui lança son père, compléter son idée où - qui sait ? - Grégoire apparaissait happant des insectes au vol ou les extrayant des soubassements et des rainures du sol.

La solution approuvée, la manière de l'attraper fit également l'objet d'une soigneuse stratégie. Le père et la fille songèrent à diverses modalités, qui étaient toutes engendrées par la crainte qu'éveillait en eux cet être maintenant étranger, qui s'était appelé Grégoire. Et ce fut à nouveau la fille qui, s'efforçant de trouver la solution la plus simple, proposa ce qui apparut en définitive comme le moyen de transfert le plus adéquat. Grete partit de la supposition que son frère avait encore conservé un certain degré de rationalité - le fait qu'il battait en retraite vers sa chambre lorsqu'il les voyait n'en était-il pas une preuve ? - et que, s'il ne pouvait plus parler et qu'il lui était difficile de comprendre les membres de sa famille, Grégoire, en voyant, par exemple, une couffe vide qui était introduite dans sa chambre, se traînerait tôt ou tard dans sa direction.

Le répugnant tour de rôle, qui consistait à épier Grégoire par le trou de la serrure pour agir au moment opportun, finit par porter ses fruits : lorsque Grete le vit bien lové au fond du panier, elle appela aussitôt son père et, nantis d'une couffe encore plus grande, ils prirent la chambre presque d'assaut, couvrant un panier de l'autre. Ils perçurent des gémissements et des mouvements latéraux à l'intérieur du paquet et ils vécurent tous deux pendant un moment, avec la crainte et l'incertitude dans leurs gestes maladroits, un identique sentiment de dépravation, de méchanceté, qui les envahit complètement, leur faisant éprouver de la honte pour ce qu'ils ressentaient comme étant un crime, un fratricide et un "filicide" à la fois.

Grégoire Samsa s'éveilla, avec une étrange sensation de froid dans les quelques pattes qui s'agitaient encore, faute de contrôle, au contact d'un sol de pierre qu'elles ne connaissaient pas ; mais, étant donné que cela faisait longtemps que leurs extrémités avaient cessé de remplir leurs fonctions, il fut agréablement surpris de constater qu'il y avait encore de la vie dans certaines parties inférieures de son corps. Il sentit également que le froid parcourait la cicatrice que lui avait faite l'objet incrusté dans son dos. Il se tourna alors lentement et perçut un léger rayon de lumière, qui filtrait par un soupirail à l'autre extrémité de la pièce. Cela dut lui prendre des heures - ces heures, ce temps qui, déjà, ne comptaient plus pour lui - pour arriver jusqu'au soupirail et, chemin faisant, il crut peu à peu identifier l'endroit jusqu'à ce que, en se frottant par

hasard, dans l'obscurité permanente de la cave, à un objet qu'il discerna, un jouet de sa soeur dont un rat jaillit, épouvanté, il reconnût pleinement l'ancien refuge d'enfance de Grete.

En contrebas même du soupirail, qui donnait à ras du trottoir de la Charlottenstresse, s'amoncelaient des caisses en bois que Grégoire se proposa d'escalader afin de s'installer définitivement en face de cette nouvelle fenêtre. Il sut qu'il avait mis des jours entiers pour mener à bien son entreprise, car il en vit la succession dans les changements entre la lumière naturelle et cette autre, celle du réverbère, qu'il aurait pu décrire avec précision sans même le voir, tant sa familiarité avec cette timide sentinelle nocturne, qu'il connaissait depuis tant d'années, était grande, depuis que sa famille avait déménagé là, en raison de la faillite du commerce de son père, lorsqu'il avait dû les prendre à sa charge tous les quatre.

Il tomba plusieurs fois à la renverse, échouant dans ses tentatives, mais rien ne lui aurait été plus agréable que se rompre le cou, et ce fut peut-être ce sentiment d'abandon devant la mort qui lui donna le courage nécessaire pour se maintenir en vie. Et lorsque Grégoire Samsa, couché sur son flanc gauche, les pattes pendant dans le vide, vit, ce matin-là, l'instant précis de l'aube où le réverbère de la rue s'éteignait et où le premier tram de la journée passait devant le bâtiment, il remarqua également, non sans surprise, malgré sa fatigue, qu'il avait recouvré la vue car il parvenait aussi à percevoir le mur laiteux de l'hôpital d'en face. Une légère bruine

humidifia alors ses paupières, chose qui ne manqua pas de l'importuner car, sachant que plusieurs de ses membres inférieurs étaient depuis longtemps empêtrés dans des excréments - qui remontaient à l'époque où il s'alimentait encore - et dans la saleté prolongée de son corps lui-même et de ses alentours, il songea que la pluie ne ferait qu'accentuer la décrépitude de ses facultés déjà précaires ; il se dit qu'il préférerait pourtant courir ce risque que gésir, à l'abri de la pluie et des intempéries naturelles d'un climat - c'est certain - hostile aux infirmes, au fond d'une cave dans l'attente d'une mort qui semblait ne pas se préoccuper de lui ou, pour le moins, l'avoir oublié.

Grégoire Samsa remarqua, dans les jours qui suivirent, qu'il recouvrait partiellement ses sens, ce qu'il attribua, bien sûr, à sa nouvelle situation ; privé de la faculté de dialoguer, unique stimulant - pensait-il - de la réflexion qui nous maintient alerte, il se dit que le milieu ambiant pouvait fort bien pourvoir au remplacement de celle-ci ; ainsi, sa nouvelle situation lui permettait d'autant moins d'avoir un contact indirect, lointain, à jamais distant - c'est certain -, avec les gens, avec ce genre humain auquel - il le pressentait - il avait cessé d'appartenir. Pouvant se passer complètement de nourriture et de repos - dans l'acception de sommeil -, ce qui - se dit-il - le différenciait des animaux (se trouvait-il par hasard à mi-chemin entre l'être humain et ses origines ? - se prit-il à songer une fois), Grégoire Samsa sentit la tranquillité de son inexorable destin : voir à travers le soupirail, sans être jamais vu, le spectacle

quotidien des gens, dans leurs diverses attitudes et manières, dans leurs tailles et couleurs variées, les sentant, les regardant dans leurs positions les plus dénuées d'inhibition. Et, se souvenant de ce qu'un jour il avait pensé, là-haut, dans sa chambre à coucher, en regardant avec déplaisir la triste figure de la Charlottenstrasse, rendue exiguë par ce monstrueux hôpital, que dans n'importe quelle rue du monde, à un moment quelconque de son insouciant histoire, survenaient tous les événements, bons et mauvais, dont était capable l'être humain, en quoi chaque rue était exceptionnelle - une idée qui avait découlé de cette autre selon laquelle tous les hommes se reflètent dans chaque homme -. Il sentit, en fin de compte, que le besoin pressant de se jucher au sommet de ces caisses, le visage collé au soupirail, n'avait pas été si extravagant que cela.

Longtemps, le spectacle de passants et d'automobiles, de trams et de charrettes tirées par des chevaux, ne sortit pas d'une vulgarité visqueuse que, à défaut d'être en possession de toutes ses facultés, Grégoire avait cessé de percevoir dans toute son ampleur car, même le quotidien - il l'apprit de son poste d'observation - présente des caractéristiques particulières, régies par des lois et des rites propres. L'idée le réconforta et le réanima toutes les fois où, découragé par les luttes constantes qu'il devait entreprendre contre des insectes et des rongeurs de diverses espèces, il était sur le point de se laisser chasser de son territoire.

Un jour, la dépression fut telle - sentiment qu'il pensait par ailleurs avoir oublié en même temps que tant d'autres - qu'il fut sur le point de se pencher en arrière pour se laisser tomber et aller s'écraser sur la pierre en contrebas. Ce devait être un crépuscule - car Grégoire Samsa était arrivé à établir une rudimentaire échelle de la division du temps, qui se basait sur les vagues souvenirs qui lui restaient des heures, des mois et des années -, lorsqu'il entendit une voix féminine prononcer, gênée, bouleversée, le prénom de Grégoire. Il fut surpris - ou crut être surpris - en entendant cette conjonction de sons qui, en trois syllabes, l'avait identifié pendant tant d'années. Il chercha alors à regarder dans la direction où il entendait les voix, au moment où, presque en face de la grille, une femme et un homme, tous deux d'un âge avancé, tenant chacun un enfant par la main, s'arrêtaient pour parler. Il entendit la femme qui, après avoir réprimandé le garçonnet, qui se prénomma Grégoire, pour une espièglerie quelconque qu'il venait de commettre, lui dit qu'elle avait vécu dans cette maison presque jusqu'à la mort de ses parents et de son frère, il y avait de longues années, tandis que l'homme disait à la fillette qu'il tenait par la main :

- Tu vois, Grete, ta grand-mère a tenu sa promesse de te conduire à l'ancienne maison où elle a vécu en compagnie de tes bisaïeux et de son frère, celui en uniforme, de la photo que tu aimes tant ...

A partir de ce moment, à partir de cette expérience, plus auditive que visuelle, car Grégoire avait à peine entrevu les personnages qu'il connaissait par intuition -,

à partir de cet instant qui, pour lui, constitua un avertissement, Grégoire se mit à vivre des situations qui, bien qu'elles fussent à coup sûr fortement espacées dans le temps, furent pour lui une succession presque inopinée d'événements qui le firent réfléchir sur le malheur supposé que représentait pour lui cette métamorphose lointaine, si lointaine.

Une nuit où, lassé du silence sépulcral de la Charlottenstrasse, il passait son temps à observer une araignée qui prenait au piège un insecte en l'attirant au centre de sa toile - qui, par hasard, était tendue dans son dos, entre les deux lèvres et au-dessus de sa blessure béante -, Grégoire entendit très près de lui, à l'extérieur, une forte respiration intermittente qui attira son attention ; il scruta alors et vit un homme qui, alternant ses mouvements de souffles presque bestiaux, violait une femme qui gisait inerte, à côté de l'égout du coin ; lorsque l'homme eut terminé, il le vit se lever, frotter les genoux sûrement empoussiérés de son pantalon et, sur un geste aux alentours de son cou, par lequel il semblait nouer une cravate, s'éloigner lentement, tranquillement, pour se perdre dans une des venelles de la nuit.

Une autre fois, Grégoire Samsa fut témoin d'une conversation incendiaire entre deux hommes qui, évoluant jusqu'à sombrer dans les plus viles injures, aboutit à une rixe silencieuse où ils se mirent à jouer du couteau. À un moment donné, lors d'un de ces reflets instantanés des feuilles luisant par intermittence lorsque la lumière du réverbère les léchait, Grégoire vit qu'un des hommes, chancelant, essayait vainement d'enrayer

le flot de ses entrailles qui s'échappaient tumultueusement entre ses doigts, se répandant sur le trottoir, où la victime s'effondrait un moment plus tard, baignée dans une indescriptible flaque de sang et de tripes, qui fit que Grégoire ferma instinctivement les yeux - une habitude, celle de battre des paupières, qu'il croyait avoir également oubliée -.

C'est ainsi que Grégoire Samsa assista, de son poste d'observation privilégié, à des scènes qui allaient des cas d'urgence les plus pathétiques qui franchissaient le portail de l'hôpital d'en face - transformé avec le temps en une clinique d'assistance publique et de premiers soins jusqu'aux incursions journalières de milliers de gens qui luttèrent pour prendre le tram de cinq heures, écrasés par la bureaucratie de leurs existences insignifiantes, en passant par ces rendez-vous manqués, sûrement pris au hasard, qui laissaient, abandonnées et blessées, de fugaces illusions brisées par des attentes déçues à côté du gardien illuminé de la Charlottenstrasse.

Grégoire Samsa commençait à penser que son destin n'avait, après tout, pas été si malheureux et que sa répugnante métamorphose l'avait peut-être préservé de tant de dangers, qu'il aurait courus à chaque instant dans des conditions normales de vie, quand, en quelques jours, une palissade en bois s'éleva autour de l'immeuble où se trouvait son refuge, le privant pour toujours du spectacle de la rue qui jusqu'alors - ce fut à ce moment qu'il le comprit réellement - lui avait insufflé de la vie.

Il n'eut pas grand-peine à imaginer - en se souvenant vaguement au passage, comment, encore enfant, il s'arrêtait pour regarder les constructions qui, tant de fois, avaient été responsables de ces arrivées tardives en classe -, ce qui l'attendait à court terme. Et ce matin-là, lorsqu'il perçut le bruit des machines qui couvraient les voix des ouvriers évacuant rapidement les alentours et qu'il entendit un grand fracas de pierres et de briques qui s'écroulaient, tandis que les murs de la cave se déformaient et se crevassaient, Grégoire Samsa songea, en se réconciliant pour la dernière fois avec lui-même, que le prix qu'il devait payer ne devait pas être moindre pour tant d'années de paix et de tranquillité accumulées, depuis qu'un matin, il y avait si longtemps, il avait cessé de se rendre à son travail et que sa vie - si on pouvait l'appeler ainsi - s'était par bonheur transformée à jamais.